

Texte envoyé au Concours « Désir »
organisé par l'Hebdo et la Librairie-café Les Recyclables,
récompensé d'un prix « Orchydia »

signé : Cyrana de Bergeroc

Ca sent le stupre et la fornication!

Oh, la bonne odeur! Elle colle à la peau, là, entre les jambes, là où ça frotte quand on se relève. Elle poisse. Elle adhère. Elle s'impose. Une douche? Mécréant! Laisse-moi garder la trace de nos ébats. Laisse-moi m'imprégner de cette magie odorante - puante - qui n'est que de toi et de moi. Mes humeurs... Quel joli nom pour évoquer toute cette marée que tu as su soulever en titillant la perle de mon huître! Ta laitance... Le mot brille comme cette giclée qui a jailli dans la lumière rayée par le store à lamelles! Et puis aussi nos transpirations, cette eau salée qui sourd de nos corps aux meilleures étreintes, cette source qui filtre entre nos deux ventres quand ils brûlent. Tous ces parfums d'instinct, ces extraits d'animalité, ces concentrés de bestialité... Je voudrais enfermer dans un flacon cette signature olfactive de l'amour qui nous a ainsi liquéfiés. J'aimerais posséder à jamais cette petite touche enivrante que je respire au bout de mes doigts après les avoir glissés là, entre mes cuisses veloutées de ce baume gélatineux, un peu gras, un peu glauque.

Choqué? Oh, mon pauvre Chéri! Tu sens Chanel et parfois Dior, l'eau de toilette ou l'après-rasage, au plus pressé, le gel douche mais jamais, jamais, tu ne te laisses aller à m'offrir ce cadeau de ta peau vierge. Pourtant, je les trouve vulgaires ces mélanges savants concoctés pour troubler les belles. Tu as bien regardé les "visuels", tu sais, ces images destinées à te faire rêver? Tu voudrais - oh, bien sûr, on joue avec ton inconscient! - ces muscles à lui pour que se colle contre ton torse cette sublime femme-là, qui déjà se pâme. A moins que ce ne soit l'aventure au bout du ponton qui t'ait fait craquer pour ce flacon: la mer, le soleil qui s'y mire, l'éternité, l'immensité... Tous les superlatifs qui mettent la virilité en bouteille!

Toi, mon homme qui sent bon, je te voudrais tellement un peu sale, un peu chiffonné, un peu fatigué, un rien empoussiéré, un zeste mouillé, un grain poivré. J'aimerais enfoncer mes narines dilatées sous tes bras maltraités par une journée à suer sous le soleil. Je respirerais cette épouvantable chose qu'est l'odeur s'exhalant de ton corps avant la douche, le bain, les ablutions. Je serais capable de descendre chercher les effluves honteux jusque dans ce slip qui a collé sous la vareuse de travail, toute la journée. Ça sentirait peut-être à peine la pisse. Oh oui, cette atroce odeur des vespasiennes mais l'anonymat en moins. Tu sais, ce serait ton urine à toi, chaude et concentrée parce que tu n'aurais pas bu assez, par une telle chaleur. Et je sais, je sais, je vais finir de te dégoûter complètement quand je t'avouerai que je lécherais avec gourmandise ton œillet pas tout à fait stérile.

Voilà, je l'ai dit que j'aime tout de toi, et bien sûr, le plus crade avec un rien de perversité, un brin d'arrogance, une giclée de provocation. Oui, je veux que tu saches que le sale jamais ne me tache, mais que je me récrie à tes envies d'aseptisation, que je vitupère quand tu veux "sentir bon"...

Parce qu'en fait, tu me blesses quand tu réclames, du bout de tes lèvres roses, un peu de savon sur ma chatte, avant de pouvoir y glisser la pointe de ta langue. La vérité c'est que je t'en veux de ton petit doigt levé devant mon intimité. La face cachée de ma péroration, c'est ton air débecté quand tu sens que déjà, je suis mouillée et que voilà, cette eau-là n'est pas javellisée.

Pauvre, pauvre Chéri! Comment te dire que ton air pincé s'inscrit si bien dans ta crise de l'autre soir, lorsque j'ai osé approcher un petit engin vibreur de ta rosette hermétique. Que tes cris de puceau effarouché ont retenti aussi fort à mes oreilles que m'avait désolée ton nez épouvanté.

Comment? J'allais toucher à ton trou du cul! Oui, c'est bien ainsi que je le qualifie. Osons les mots puisque tu recules devant la chose: la porte de derrière n'est-elle pas celle des délices quand entre mes lunes, tu te glisses? Et là, entre tes maigres fesses à toi, plus offerte que jamais, la voilà condamnée? Mais pourquoi? Ah, parce que toi, c'est différent! Parce que toi, tu es un homme! Eh bien excusez-moi, cher Monsieur, mais j'ai bien l'impression que de ce trou-là, nous avons le même emploi! Et que si j'y trouve du plaisir entre tes doigts, mon Dieu, tu pourrais bien me laisser te rendre la politesse. Je te promets que je ne le répéterai pas!

Oui, donc, je disais, un air dégoûté. Tu es gêné, mais tu m'envoies me doucher. Une explication visant à ménager ma susceptibilité: "tu sais, une femme, à cet endroit, elle s'assoit dans une voiture dix minutes, et déjà, elle "sent"..." Et tu veux bien y mettre la main, et tu y enfonces avec joie la pine, mais là, la bouche, "non, vraiment, excuse-moi, je ne peux pas..."

Je voudrais tellement qu'ils témoignent, tous ces amants qui ont le goût du plaisir jusque là. Qui aiment sucer tous sens égarés, qui aspirent de la bouche et avalent du nez, qui lèchent à pleine langue et se saoulent en dilatant les narines, qui aiment la femme quand elle a commencé de fondre avant qu'ils ne s'y enfoncent, qui apprécient autant le parfum que le bruit d'un sexe qui chante, qui boivent à même cette bouche un nectar qui vaut bien l'ambrosie!

Je pense à cette publicité, d'un tarzan moderne qui se balance entre des rouleaux de papier toilette. Je relis l'interview du génial patron qui a pensé à mêler érotisme et propreté, toilettes et sensualité, le blanc de la cuvette à la provocation d'un couple au bord du désir... Mais quelle belle image de notre société! Blanche, fade, insipide, suggestive mais pas trop, provocatrice sans choquer les familles, évocatrice de plaisirs pas tout à fait défendus... Propre, propre, si épouvantablement propre et désespérément sans odeur!

Moi, Tarzan, j'aime quand il hurle de liane en liane, quand il a caressé le fauve (qu'est-ce que ça peut dégager, un lion!), serré sa guenon (ça sent le singe, vous connaissez l'expression!?) et quand il plonge sa tête entre les jambes de Jane qui ne pratique ni l'hygiène intime, ni l'épilation "ticket de métro".

Ah, oui, ça encore, j'allais oublier: j'aime ta queue poilue, velue, soulignée d'un nid de boucles noires. Bien sûr, elle paraît à peine moins imposante, mais franchement, elle est tellement plus virile sur son lit frisé. Oui, c'est ça en fait, à l'heure des décorations rituelles, des implants et des scarifications, elle a le charme désuet du "naturel". Le courage de cette authenticité mérite bien quelques cheveux sur la langue.

Je ne supporte pas la promiscuité des transports en commun aux heures de pointe et la puanteur de la foule stressée. J'ai horreur de toutes ces odeurs froides qui collent aux habits propres: la frite, le mégot, le poisson... J'ai un nez terriblement délicat: j'aime fermer les yeux et me repérer en respirant. J'adore la terre après la pluie. Le feu qui s'éteint. La mer qui se retire. Il est des ambiances olfactives qui me mettent les sens en éveil... Mais jamais autant que toutes ces effluves de toi qui me paralysent de désir, qui me tétanisent d'envie, qui me liquéfient de bonheur: je jouis déjà, les narines en émoi!

Je voudrais t'inspirer une semblable affection. J'aimerais que tu sois jaloux du bidet. Que tu voles mes petites culottes pour te masturber. Que tu secoues tes cheveux entre mes jambes pour me sentir chaque fois que tu tourneras la tête. J'aimerais que tu me mettes la truffe dans le cul, comme un chien, pour exprimer ton envie de moi, pour me reconnaître, pour me posséder déjà... Je voudrais que tu sois moins civilisé, moins délicat, moins précieux. Que tu enfonces tes doigts dans tous mes trous et que tu les lèches avec avidité. Qu'au théâtre, tu glisses ta main sous ma robe du soir, tu écarter mon string, tu enduises ton doigt... Et qu'en amateur averti, tu le passes derrière chaque oreille, pour y déposer cette goutte d'extrait de parfum.